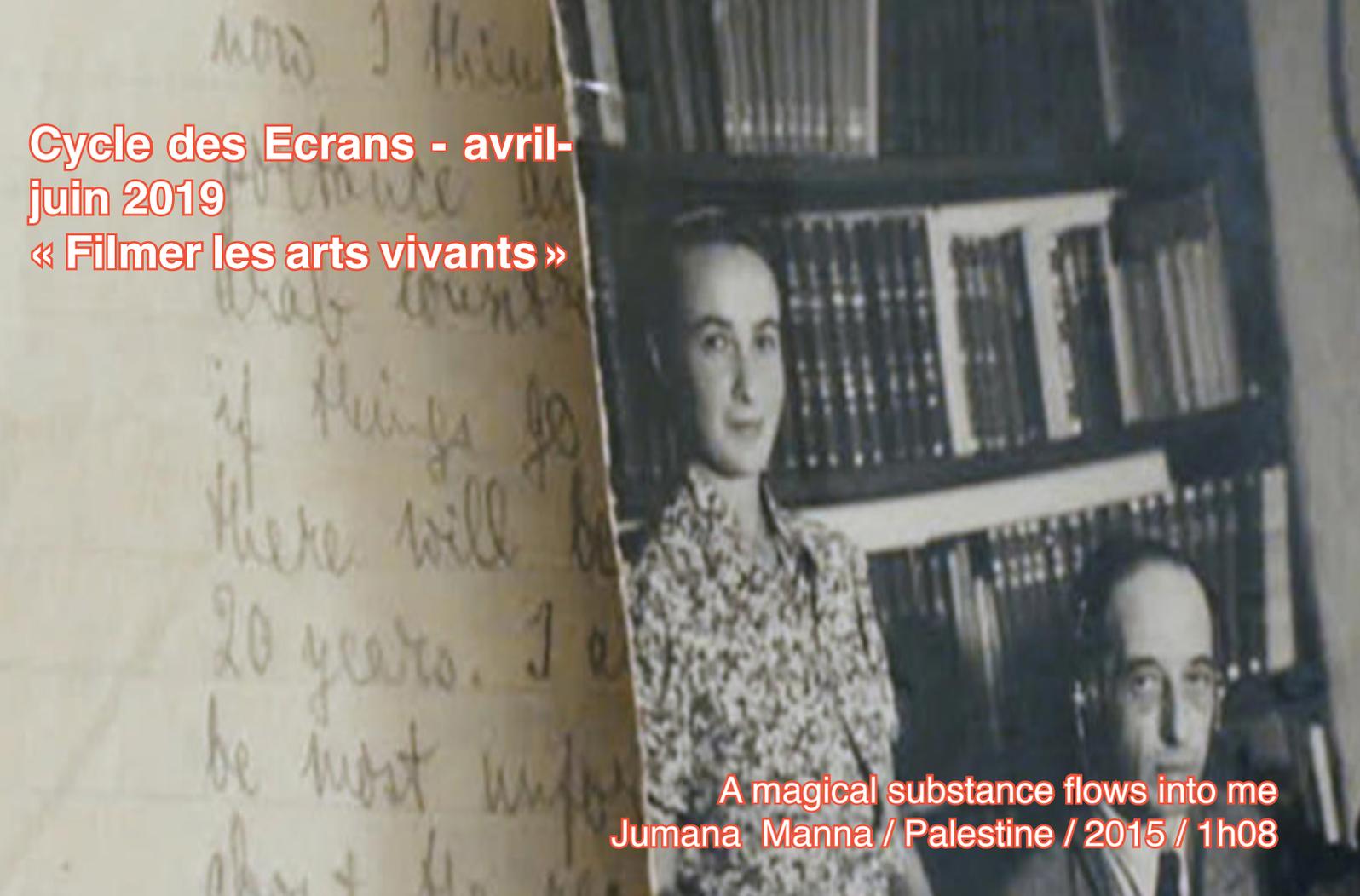


Cycle des Ecrans - avril-
juin 2019

« Filmer les arts vivants »



A magical substance flows into me
Jumana Manna / Palestine / 2015 / 1h08

1 - PRESENTATION DU CYCLE

A Marseille, au fil du printemps et en collaboration avec la Baleine, nous entamons une danse autour du 7e art. Le cinéma, art populaire par excellence, nous permet de voir, entendre et découvrir les « arts vivants ». Il devient en retour un espace d'expression plus fort, porteur de messages et d'expériences uniques. Aussi, chaque fois que la société traverse une période de trouble politique, les arts vivants se réinventent et prennent une place nouvelle, ce qui change aussi la situation de l'artiste et du public.

Dans ce cycle où le cinéma entre en symbiose avec les arts vivants, la caméra devient plurielle. Un regard discret pour capturer les arts de la scène, une archive sonore pour nous transmettre les mélodies et textes déclamés sur le vif, une lumière pour éclairer les rencontres artistiques. Nous commençons avec Tunisia Clash de Hind Meddeb, en compagnie de rappeurs, poètes modernes et urbains pris dans une bataille pour la liberté de s'exprimer. Au mois de mai, le film de Jumana Manna « A magical substance flows into me » nous montre la diversité des chants et instruments de Palestine, la magie des liens musicaux tissés dans l'histoire. Et, comme chaque saison, un groupe de programmeurs choisit le film du mois de juin, dans un atelier construit cette fois-ci avec les habitants de la Busserine. Leur regard se portera sur le théâtre, la danse et l'opéra, avec le croisement de portraits documentaires réalisés en France, Turquie, au Maghreb et au Moyen-Orient.

2 - PRESENTATION DU FILM

Robert Lachmann était un ethnomusicologue qui animait une émission de radio dans les années 30, à l'époque du protectorat britannique sur la Palestine. Intitulée "Oriental Music", celle-ci explorait les traditions musicales de Palestine et intégrait régulièrement des performances en direct réalisées par des musiciens d'origines ethniques et de religions différentes. S'inspirant des études musicologiques de Lachmann, l'artiste palestinienne Jumana Manna traverse Israël et la Palestine d'aujourd'hui avec des enregistrements du programme. À quoi ces chansons ressemblent-elles lorsqu'elles sont jouées par des Marocains, des Kurdes, des Yéménites juifs, des Samaritains, des habitants de la Palestine urbaine et rurale, des Bédouins ou encore des chrétiens coptes ?

3-QUELQUES MOTS SUR LA RÉALISATRICE

Dans ses vidéos et sculptures, Jumana Manna explore la construction de l'identité en relation avec les récits historiques et les communautés marginales contemporaines.

Ses films mêlent faits et fiction, détails biographiques et documents d'archives, pour explorer la construction de récits historiques et nationaux. Ses sculptures, plus abstraites, se penchent sur les calcifications de la mémoire, représentée par des objets réels ou fabriqués. Ses projets récents comparent d'un côté une histoire et un héritage inchangés, « purs » et « authentiques », et de l'autre les effets de la modernité, en examinant diverses pratiques de « préservation » au Levant¹.



Jumana Manna est une artiste palestinienne née aux États-Unis en 1987. Elle vit et travaille à Berlin. Diplômée de formations artistiques diverses (Académie nationale des beaux-arts d'Oslo par exemple), son travail a fait l'objet de nombreuses expositions (galerie Chisenhale à Londres en 2015, ou encore au Beirut Art Center, 2015). Ses films ont été présentés dans de nombreux festivals.

¹ <http://www.jeudepaume.org/?page=article&idArt=2782>

4-NOTRE INVITÉ : JUSTIN DE GONZAGUE

Nous avons le plaisir de recevoir Justin de Gonzague qui a accepté d'accompagner le film de Jumana, partager son ressenti lors de nos échanges avec le public. Il nous semble intéressant de solliciter ses éclairages car son travail de documentariste a porté sur un sujet assez proche, avec une approche différente. Réalisé en collaboration avec Nicolas Puig, « La Cause du rap » est un film qui touche à la musique de Palestine, à l'histoire d'un groupe de rap palestinien en exil. Ce portrait mobilise les outils de l'anthropologie visuelle et une approche journalistique, pour restituer une histoire sensible, dans le temps et l'espace. Ce projet n'est pas la première réalisation de Justin.

Cinéaste français, établi à Marseille, il a réalisé son premier documentaire en Haïti au moment du séisme, après il passe 5 ans en France et produit des projets filmiques autour de la thématique de l'exclusion et de l'immigration. Il travaille maintenant sur la problématique des réfugiés au Liban, en Syrie, au Kurdistan, et en Turquie, France... traitant des thématiques de l'immigration, des déplacés, luttes sociales, Street Art, droit des femmes, des droits humains. Alliant une approche anthropologique et journalistique, ses documentaires interrogent les sociétés et leurs interactions dans leur contexte de vie. L'ambition de l'auteur est de toujours prendre le temps de vivre dans les sociétés qu'il questionne pour mieux les déconstruire. (Source : 1538 Méditerranée, 2016.)

Pour en savoir plus sur son film **La cause du rap** consulter la page suivante : <https://www.1538mediterranee.com/home/lacausedurapkatibe5/>

5- ENTRETIEN AVEC JUMANA MANNA

Beaucoup de vos travaux concernent des lieux et des événements spécifiques. Qu'est-ce qui motive votre intérêt pour l'histoire?

Il semble exister un besoin contemporain de désarchiver, de fouiller le passé, où l'art a assumé le rôle de révélateur d'histoires cachées. Au pire, cela semble nostalgique et peut sembler fétichisant et nuisible en ce qu'il éteint des êtres vivants en les plaçant dans des boîtes ressemblant à des musées. Mais, une fois réussi, l'objectif historique peut donner de la profondeur à une réflexion sur le présent. Les conditions dans lesquelles nous vivons ne sont pas celles que nous avons créées, et afin de mieux comprendre comment nous sommes arrivés ici et où nous pourrions aller, il est très utile de se familiariser avec le passé.

De plus, je pense que la notion de regarder en arrière, d'accéder à la mémoire, est un processus essentiel dans la création artistique - peut-être très important. C'est une recherche d'enracinement et de connexion au passé, un désir d'appartenance. L'art peut nous donner cette expérience d'appartenance. Cela peut nous aider à organiser notre monde et à nous y placer.



La musique est évidemment une partie importante du film. Quelle relation entretenez-vous avec la musique, et plus particulièrement avec la musique de cette région?
J'ai joué de la musique toute ma vie et je ne peux pas imaginer une vie sans musique. Je suis palestinienne, alors naturellement, la musique orientale est une partie importante de moi - et quelque chose qui m'intéresse davantage ces dernières années.

Vous êtes allé à l'école d'art de Jérusalem, Oslo et Los Angeles. Comment ces expériences et ces lieux ont-ils influencé votre pratique?

Grandir à Jérusalem m'a appris beaucoup de choses: un sens de l'humour pervers, la différence entre les relations humaines et la politique et la réalité d'un monde contradictoire. Etudier à Oslo m'a enseigné l'ouverture d'esprit, comment lâcher prise et ne pas m'en soucier parfois - cela m'a beaucoup appris sur la Norvège et ses idéaux. Ma maîtrise à Los Angeles m'a appris la récompense d'un travail universitaire et la réalisation que je ne serai jamais universitaire. Je ne sais pas exactement comment, mais ces choses influencent.

Est-ce votre plus long film à ce jour? Est-ce en quelque sorte un départ de votre travail précédent?

Oui, c'est le plus long à ce jour. On m'a dit un jour qu'en tant qu'artiste, vous avez tout au plus trois images qui vous appartiennent et que vous continuez à répéter tout au long de votre pratique. Une substance magique... est liée à des travaux précédents, tels que «Blessed Blessed Oblivion» (2010), un portrait de la culture du voyou à Jérusalem-Est où j'ai également utilisé la musique comme outil narratif, ou «A Sketch of Manners» (2013) - une restitution de Une fête de mascarade sur le thème du pierrot en Palestine à l'apogée de la Seconde Guerre mondiale, où j'utilise également la reconstitution et la performance. «Une substance magique» traite également de récits historiques plus vastes, tout autant que de la vie quotidienne et des relations humaines.

Qu'est-ce qui a motivé Robert Lachmann à approfondir son récit et sa pratique?

C'est une personne étrange et intéressante, à travers laquelle j'ai senti que l'on pouvait réfléchir à de nombreuses questions, passées ou présentes. C'était un homme homosexuel juif qui fuyait les nazis et arrivait à Jérusalem avec son partenaire allemand. Il n'a pas pu obtenir de financement car son travail ne coïncidait pas avec les formations politiques qui ont triomphé. En fait, je suis tombé sur Lachmann par hasard dans les mémoires du joueur palestinien de Oud Wasif Jawhariyyeh, alors que je faisais des recherches sur un film totalement différent sur Jérusalem et Los Angeles comme des villes imaginaires. La rencontre de Jawhariyyeh avec Lachmann, avec qui il se réunirait pour enregistrer et discuter de musique orientale, a attiré mon attention. Les deux hommes ont eu une discussion sur l'avenir de la musique arabe et la question de la notation, qui, à mon sens, résumait certains des dilemmes de la modernité au Moyen-Orient.

J'étais après les enregistrements de Jawhariyyeh, car il y a peu d'enregistrements de musiciens palestiniens de cette période, mais je n'ai trouvé aucune trace d'eux. Au lieu de cela, j'ai entendu parler de l'émission de radio que Lachmann a réalisée pour le service de radiodiffusion de Palestine, qui est rapidement devenue un modèle pour mon scénario. Lachmann est un peu un spectre dans le film. Ce n'est vraiment pas un travail sur lui. Il est juste le prétexte qui m'a donné le cadre, ou l'excuse, pour explorer d'autres choses telles que les notions de patrimoine et d'authenticité, les complexités inhérentes au langage, ainsi que le potentiel et les limites de la musique pour surmonter les divisions politiques.



Beaucoup de vos travaux concernent des lieux et des événements spécifiques. Qu'est-ce qui motive votre intérêt pour l'histoire?

Il semble exister un besoin contemporain de désarchiver, de fouiller le passé, où l'art a assumé le rôle de révélateur d'histoires cachées. Au pire, cela semble nostalgique et peut sembler fétichisant et nuisible en ce qu'il éteint des êtres vivants en les plaçant dans des boîtes ressemblant à des musées. Mais, une fois réussi, l'objectif historique peut donner une profondeur à une réflexion sur le présent. Les conditions dans lesquelles nous vivons ne sont pas celles que nous avons créées, et afin de mieux comprendre comment nous sommes arrivés ici et où nous pourrions aller, il est très utile de se familiariser avec le passé.

De plus, je pense que la notion de regarder en arrière, d'accéder à la mémoire, est un processus essentiel dans la création artistique - peut-être très important. C'est une recherche d'enracinement et de connexion au passé, un désir d'appartenance. L'art peut nous donner cette expérience d'appartenance. Cela peut nous aider à organiser notre monde et à nous y placer.

Quel rôle la recherche a-t-elle dans votre travail?

Toutes les pratiques artistiques sont des recherches de différents types.

Entretien traduit de l'anglais. Source: «Ten Questions: Jumana Manna», réalisé par Cristina Antaya le 28 janvier 2016, <https://kunstkritikk.com/ten-questions-jumana-manna/>



I speak about this subject it is my love
 of Arab song and the fact that I have been studying it
 in all its different ways I have tried to my best to
 study the classical music
 villagers and the Bedouin
 the best singers and also
 Egypt for
 Arab music the
 most I think
 importance in
 Arab countries
 if things go
 there will be
 20 years. I
 be most useful
 about the new
 and what has
 There are many
 classes, the
 that music has
 been in a center
 in what direction
 they just as the
 music and costume are not what



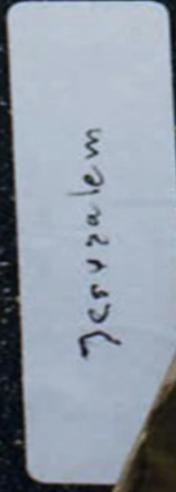
You find
 knowledge
 of the songs

and of
 Iraq

أفلام
 aflam

Dossier réalisé par Aflam
 Charlotte Dewerd et Elsa Duval

Aflam
 42 rue Saint-Saëns,
 13001 Marseille
 mediation@aflam.fr
 0491 47 73 94



Jerusalem

18-844